

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les fiancées de la Terre promise
La Fiancée promise de Naïm Kattan

Naïm Kattan. *La Fiancée promise*. Montréal, L'Arbre HMM, 1983, 231 p.

Gilles Pellerin

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, G. (1984). Compte rendu de [Les fiancées de la Terre promise : *La Fiancée promise* de Naïm Kattan / Naïm Kattan. *La Fiancée promise*. Montréal, L'Arbre HMM, 1983, 231 p.] *Lettres québécoises*, (33), 92-92.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les fiancées de la Terre promise

La Fiancée promise

de Naïm Kattan

Si vous êtes de ces gens qui n'achètent les livres qu'après avoir lu consciencieusement l'argumentaire de la couverture verso, vous pourriez éprouver quelque suspicion à la vue du plus récent ouvrage de Naïm Kattan, *La Fiancée promise*¹. On y lit en effet que *la Fiancée* «poursuit le cycle romanesque amorcé avec *Adieu Babylone* et continué avec *les Fruits arrachés*». La crainte de la saga ou du feuilleton se sera peut-être emparé de vous avec en corollaire des visions de pénurie, de difficultés d'approvisionnement pour parler la langue moderne. C'est qu'*Adieu* date déjà de 1975 et *les Fruits* de 1977³. La préhistoire, quoi, quand on ne s'appelle pas Anne Hébert ou Réjean Ducharme.

La référence est utile sans pourtant être indispensable. Même si dans chaque cas le narrateur et principal personnage est le même — Méir, un jeune Juif de Bagdad — et que la situation dramatique d'ensemble s'inscrit dans le sens de la progression, les volets de ce qui me semble ne pas devoir se limiter à une trilogie⁴ conservent une grande autonomie. On peut donc s'engager dans *la Fiancée* sans craindre de constants renvois en bas de page. Méir a d'ailleurs tendance à taire le passé, se contentant de quelques vagues allusions à un précédent séjour à Paris, attitude fort discrète et pourtant remarquable puisque tout un chacun cherche à connaître ne serait-ce que les grandes lignes des vies antérieures (Bagdad, Paris) de ce jeune immigré qui débarque au Canada quand commence le roman. C'est qu'au même moment, une vie nouvelle s'amorce pour lui et que cela seul a quelque importance.

La suite va de soi: il se trouve plein de gens pour lui susurrer ad nauseam que le Canada est un pays neuf, dynamique, immense, extraordinaire — parce que la politique n'y existe pas; p. 63 —, admirable (p. 3, 9, 47, 65, 129), bref toutes ces choses dont il faut se convaincre quand on arrive d'ailleurs, sans emploi, avec cent dollars (valeur Duplessis tout de même) dans les poches. Plein de gens pour lui dire qu'ici c'est bougrement froid, c'est pas la Turquie ou l'Iran, quoi — Méir est Irakien, il le souligne sans emphase —, enfin, ces pays-là c'est du pareil au même.

À première vue il pourra sembler (à Méir comme aux lecteurs) que la plus grande partie de la population montréalaise appartient à la communauté juive. Méir à la recherche d'un emploi est tout de suite introduit dans les ramifications complexes d'un groupe ethno-confessionnel qu'on a ici associé de longue date au commerce. Pour Méir la situation n'est pas si simple: d'abord rien, ni le tempérament, ni la formation, ne le dispose au commerce des tissus, son premier emploi; ensuite, il appartient à une souche qui pour avoir habité sans discontinuer pendant vingt-cinq siècles le «berceau»

mésopotamien n'en est pas moins devenue minoritaire au sein de la vaste communauté juive du monde contemporain. Il parle l'arabe, le français, l'anglais mais pas le yiddish qui est la langue des Juifs d'Europe qu'il faut connaître si l'on veut s'intégrer au groupe local. Certes il lit l'hébreu dans les textes sacrés, mais comme il n'est pas pratiquant... Surtout, il a abordé le Nouveau Monde dans une perspective de recommencement et cette société endogame, souvent traditionaliste, ne correspond pas exactement à ses aspirations. Il avouera même: «Je suis malheureux de faire de mes origines et de mes convictions une profession, une carrière» (p. 228) quand il se sera déniché un boulot dans la communauté.

L'évocation qui est faite de la société juive montréalaise remplit néanmoins une bonne partie du roman. On l'y trouve sereine, ce qui contraste avec le constat quasi alarmiste que posait l'hiver dernier, donc près de trente ans plus tard, l'essayiste Alain Finkielkraut, effrayé par une manifestation pro-palestinienne. Ceux qui voudraient voir tracé le portrait de la société québécoise ou plutôt canadienne-française de l'Après-Guerre seront vite convaincus qu'on ne lit pas *la Fiancée promise* comme *la Petite Patrie*, *les Pays étrangers* ou *Thérèse et Pierrette*. Les allusions sont rares et concernent presque toujours les entraves religieuses du peuple maison. Il est d'ailleurs assez intéressant de constater qu'on affirme à gauche et à droite dans l'entourage du narrateur que la nation canadienne-française est abétie de religion alors que le récit met bien davantage en lumière les préoccupations et tabous religieux des «autres». Même le narrateur, toujours un peu défiant sur ces questions, ne peut s'empêcher d'identifier racialement et confessionnellement toutes les femmes qu'il rencontre.

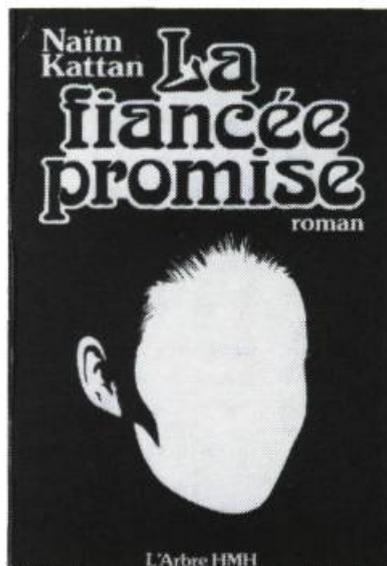
Il en rencontre d'ailleurs beaucoup suivant un scénario répété tout au long du livre et qui pourrait se lire comme suit: dans une soirée, Méir fait la connaissance d'une jeune fille, en trace un blason bref pour le bénéfice de la narration, danse avec elle, détaille les parfums et sueurs, caresse le dos, s'enquiert des origines de sa partenaire qui devant les siennes vante la galanterie parisienne. Seul avec elle, il a un doute: accepte-t-elle n'importe quelle invitation? (p. 43); a-t-elle l'habitude de lever les garçons? (p. 80); a-t-elle un amant? (p. 77 et 146); est-elle souvent sortie avec des Canadiens? (p. 109). On s'embrasse, on se dit qu'on aimerait se revoir, le téléphone devient une corvée et si on s'est revus, la jeune fille dit gravement: «Tu sais, Méir, je ne te comprends pas».

Ce leitmotiv dont j'ai retrouvé les traces dans *les Fruits arrachés* (comme quoi Méir n'a pas totalement rompu avec sa vie parisienne) laisse bien peu de place à la vie intérieure comme si le narrateur n'était qu'une machine à draguer et qu'il ne pouvait établir de contact qu'avec l'élue, Claudia, la fiancée promise par le titre. Le reste de sa vie sentimentale — on observera au passage la présence sur la liste des figurantes d'une Trifluvienne et d'un Canadien, ce qui assure la symétrie nationale — le met constamment en face d'une incapacité chronique à l'ouverture sur l'altérité et sur soi. Les rares fois où il exprime ce blocage sa réflexion se dissout dans la confusion:

Je me suis demandé si dans l'inconnu, l'inattendu que je ne voulais pas sacrifier, je ne cherchais pas une fuite ou peut-être une satisfaction illusoire à une soif dont je n'arrivais pas à saisir la nature. (p. 180)

Des femmes il semble attendre qu'elles le rescapent, qu'elles prononcent les mots qu'il ne saurait dire lui-même. Cela, seule Claudia paraît pouvoir le faire. Mais n'est-ce qu'une illusion destinée à clore le roman et à relancer un éventuel quatrième volet? Je serais tenté de le croire. □

Gilles Pellerin



1. Naïm Kattan. *La Fiancée promise*. Montréal, L'Arbre HMH, 1983, 231 p.
2. Naïm Kattan. *Adieu Babylone*. Montréal, La Presse, 1975, 238 p.
3. Naïm Kattan. *Les Fruits arrachés*. Montréal, L'Arbre HMH, 1977, 230 p.
4. La conclusion de *la Fiancée* n'a rien de décisif. Elle calquerait plutôt celle du précédent volet si bien qu'on peut en attendre une suite.